

L'homme
sans pays

Roman

Guillaume Marseille

to
2/73

Guillaume Marseille

L'Homme sans pays

© Guillaume Marseille, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1343-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Mimie,
et à nos merveilleuses lectures matinales.*

1

Depuis mon atelier, j'entends la vieille Twingo de mon aide-ménagère Maureen, arrivant du chemin côtier, entrer dans ma cour. De hauts murs en pierre sèche, témoins ancestraux des techniques anciennes, entourent et protègent ma vieille demeure des assauts de l'océan lors des tempêtes. Derrière la Twingo, suit l'entrée de la camionnette de Denis, son mari, avec sa longue remorque transportant le tracteur-tondeuse, l'aspirateur-souffleur à feuilles et autres farouches ustensiles de jardinage.

C'est mercredi : jour de ménage, de réapprovisionnement en courses et de l'entretien extérieur du jardin. Je lave à la hâte mes pinceaux chargés d'acrylique au-dessus de l'évier avec du savon de Marseille, m'essuie les mains sur ma salopette. Je recule de quelques pas devant le chevalet et jette un œil aux reflets noirs, verts, marron et blancs. Ces derniers sont peints sous la coque d'un vieux gréement au premier plan de la toile, voiles amarrées à la bôme, laissant apercevoir la ville close de Concarneau, légèrement en contre-plongée sur un fond de bleu dégradé entre ciel et mer. Le début de mon tableau me paraît correct, bien trop correct à mon goût.

J'étais heureux quand mes premières toiles étaient une fidèle reproduction du modèle. Cela me rassurait sur mes capacités techniques et, très vite, j'ai commencé à vendre quelques toiles, puis à en réaliser sur commande, par le bouche-à-oreille de mes acheteurs. Mais, très vite aussi, j'ai trouvé mes toiles ennuyeuses, manquant de créativité, d'originalité et, pire encore, sans âme, car la beauté doit être magnifiée, sans quoi elle ne s'offre à aucun imaginaire.

Je ne me suis mis à peindre qu'après mon arrivée en Bretagne. J'étais passé d'une vie trépidante à une oisiveté agréable, pleine de contemplations, et pouvais m'adonner à un art qui m'avait toujours attiré. Si quelques-uns s'émerveillaient de ma précocité, leur scepticisme quant à mes récents débuts, m'obligeait à démontrer par la preuve en leur montrant mes premières toiles d'une affligeante médiocrité.

Je sors de mon atelier et traverse la cour ensoleillée, revêtue de galets fins en granit rose. Tout à son habitude, Maureen sort déjà son aspirateur de son coffre : « Un bon ouvrier travaille toujours avec ses propres outils », m'avait-elle affirmé. Elle a rangé irrévocablement le mien, au bloc cylindrique trop lourd et peu maniable, dans la catégorie d'ustensiles pour « bricoleurs du dimanche ».

Le tracteur-tondeuse est déjà prêt à œuvrer entre mes cerisiers et poiriers, en effleurant fleurs de rocailles, hortensias et camélias.

— Bonjour Monsieur Paul.

— S'il vous plaît, Maureen, Paul, pas monsieur Paul. Vous savez bien que je trouve cela gênant et d'un pompeux ridicule.

— Je sais bien, mais c'est comme ça que...

— Bonjour Monsieur Sterne ! Je commence par quoi ? m'interpelle Denis depuis mon jardin.

— Faites comme bon il vous semble. Vous savez bien que je ne suis d'aucun bon conseil en jardinage ! Et par pitié, depuis le temps, appelez-moi par mon prénom ! Je ne suis pas le Pape tout de même !

— Je sais bien, Monsieur Sterne. Mais, je n'y arrive pas. Question d'habitude avec mes clients. Puis c'est comme ça qu'ils sont, les gens du bout de la terre ! Va falloir vous habituer !

« Finis Terrae », étymologie latine du Finistère. La fin de la Terre ? Une définition géographique subjective pour une terre qui s'ouvre de l'Ouest à l'Oural. Question de point de vue...

Six années maintenant que l'air de l'océan des côtes finistériennes me berce d'une symphonie multiple, surprenante, sans coda postlude, juste ponctuée par le ballet imprévisible des goélands en constant mouvement.

Aucun grand compositeur, de Beethoven, Debussy, Dvořák, Vivaldi à Ravel, n'est parvenu à déchiffrer la sublimation d'une légère brise marine qui éveille tous nos sens, d'une tempête qui vous retient le corps. Dans toutes ses nuances de pianissimo, mezzo, fortissimo, ce zéphyr marin échappe à tout enfermement d'écriture musicale et à toute consonance pythagoricienne. Jamais je n'ai entendu sortir une telle musique d'un instrument à vent, bois ou cuivre.

Il y a des libertés que rien n'enferme.

Sans attendre, Denis se met à son jardinage de la matinée en soliloquant des mots abscons sous sa casquette pour cacher une alopécie bien avancée pour un homme de 47 ans au visage émacié, teint hâlé, corps sec comme une trique, aux muscles incisifs ; homme habitué au dur labeur des travaux extérieurs. Il est du genre humain pressé, un hyperactif pour qui l'activité physique prime sur la parole et le dialogue. Je n'ai pas souvenir d'avoir échangé plus de trois phrases d'affilée avec lui. Son côté bourru et inaccessible suscite chez moi un tendre attachement pour ce personnage aussi énigmatique qu'amusant, malgré mon agacement devant son obstination à me vouvoyer. Denis est un homme de

principes ; il s'escrime à toujours faire la part des choses et veille à ce qu'elles ne se rejoignent pas.

Je presse le pas pour suivre Maureen jusque dans ma cuisine où un café nous attend. C'est le rituel du mercredi matin auquel nous tenons, seul jour de la semaine où je n'enfourche pas mon vélo pour aller boire mon café en terrasse au Bistrot des Sables à Concarneau. Dès mon réveil, j'allume ma radio sur la station Fip jazz, sors mon moulin à café, respire l'arôme des grains pour les moudre, puis tasse la mouture dans le filtre de ma cafetière italienne, la posant ensuite sur le côté de la cuisinière et je file sous la douche. Je me rase, puis enfle ma salopette tachée de la peinture de la veille et me réfugie dans mon atelier pour retrouver l'avancement de mon tableau. Je scrute les couleurs, les perspectives, retouche du bout de mes pinceaux les sempiternelles insatisfactions en tendant l'oreille quand approche l'heure d'arrivée de Maureen et de son mari Denis.

Assis à la longue table en chêne, face à face, j'offre avec plaisir à Maureen ce petit moment de répit, instant suspendu à l'empressement d'un métier peu valorisé, avant qu'elle ne me conduise pour faire mes courses, ne possédant pas moi-même de voiture.

Conscient d'une empreinte carbone personnelle déjà largement dépassée par mes nombreux tours du monde en avion, j'ai opté comme unique moyen de locomotion, pour un vieux vélo acheté dans une brocante, et que Denis a remis en état.

— Vous avez fait votre liste ? m'interroge Maureen.

— Oui, elle est sur la table.

Maureen se roule une cigarette, s'arrête dans son geste et me questionne du regard : des bruits de pas résonnent sur le plancher de l'étage dans une maison d'ordinaire silencieuse. Je lis sur son visage son étonnement – oh combien compréhensif pour le solitaire que je suis. Nos regards se croisent. J'esquisse un léger sourire, lui proposant un autre café pour faire diversion. En pleine période de guerre lancée par la Russie contre l'Ukraine depuis plus de deux ans, et alors qu'une majorité de Français, y compris moi, soutient les Ukrainiens, je me vois mal lui expliquer la complexe et ambiguë présence chez moi d'un clandestin indépendantiste prorusse, ukrainien, né dans le Donbass. Je n'ai pas envie de me lancer dans une interminable harangue géopolitique, en tout cas, pas ce matin.

Maureen est une des rares personnes qui connaissent la raison de mon exil ici, de ma vie en ermite. Lors de nos face-à-face, devant nos tasses de café, elle me raconte sa vie, ses échecs, son divorce, ses doutes sur l'avenir, ses chagrins, ses parts d'ombre aussi. Elle voit en moi un homme de confiance, plein de sagesse,

capable de lui apporter le recul nécessaire aux questions existentielles. Reconnaisant de cette confiance, je m'abandonne volontiers à la réciprocité des confidences, moins par désir que par retour d'expérience vécue ; car la vie m'a conduit à traverser des mornes plaines, des déserts arides, des forêts sombres aux taux d'humidité tropicale, des champs boueux, des immenses montagnes de bonheur aux versants topographiques inattendus.

Pour connaître les êtres humains, comme pour les fleuves, il faut prendre le temps d'en remonter le cours. J'en connais l'épreuve. Il m'a fallu en remonter le fil pour balayer mes démons, nager à contre-courant sans concession possible avec soi-même. Il y a des courants d'une limpidité heureuse ; au fond, un sable fin, doux comme une plage ; votre pas est alors joyeux et vif. D'autres sont si puissants que leurs remous vous plongent dans une totale obscurité. Des silex, taillés en lames de couteaux, vous scarifient la plante des pieds dans une vase gluante qui retient vos pas. Des branches oubliées dévalent à vau-l'eau, vous tapent en pleine poitrine et vous coupent le souffle. La puissance des flots vous ballotte et, bras tendus, vos doigts cherchent désespérément à s'accrocher à un signe d'espoir. Votre cœur est prêt à rompre avec la vie. Vos souvenirs remontent à la surface. L'essentiel vous apparaît, sans compromis possible avec votre for intérieur. Vous ne vous rencontrez réellement que face à l'adversité. Tout homme ayant vraiment parcouru la vie dans toutes ses aspérités, ne s'étant pas laissé enfermer dans un conformisme somnolent, a connu cette palpitante lutte pour recouvrer la lumière derrière les ombres. Tels avaient été les courants de ma vie.

À l'époque des familles nombreuses des années 1960, mes parents avaient misé sur le fils unique en qui tous les espoirs seraient placés, comme on joue à la roulette d'une table de casino en escomptant tomber sur le numéro gagnant. Pour conforter leur projection, ils se rendaient chaque vendredi soir, début du sabbat, à la synagogue du quartier Saint-Lucien. Ils y priaient Yahweh de leur donner le fils prodige qui deviendrait chirurgien de renommée mondiale ou, au pire, un directeur universitaire dans une prestigieuse université internationale. Ils voulaient conjurer tout mauvais sort possible.

Ce n'est qu'aujourd'hui, à l'âge proche de l'éloge de la lenteur, que je prends conscience d'une déception à la hauteur de leur espérance. J'ai contrarié leurs certitudes, leur ambition et leur quiétude. Je ne suis qu'un militant du doute, imperméable à toute forme de dogme, en particulier celui des religions, au grand dam de mes parents. Je n'ai pu suivre une destinée vouée à leur désir. Pouvais-je aller à contre-courant de ma personnalité ? Il y a des forces d'attraction

gravitationnelle impossibles à contrarier.

Inexorablement, depuis ma naissance, mon père Ézéchiél observait son fils dévier de la voie orbitale qu'il s'était fixée. Quand d'autres enfants gambadaient, le sien s'obstinait à faire du quatre pattes jusqu'à ses vingt-quatre mois. J'imagine son étonnement de me voir me dresser d'un coup d'un seul sur mes deux jambes, comme si de rien n'était, marchant sans aucun balbutiement dans une déconcertante aisance, passant, le même jour, du babillage à un langage prolixe.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? s'exclama ma mère Hila. Notre petit Paul prend le temps pour bien faire les choses, voilà tout.

Ma mère se voulait rassurante, certainement pour se rasséréner elle-même aux yeux de mon père. Et plus les années passaient, plus il observait son fils avec désarroi. Lorsqu'il rentrait de sa journée de travail, la peau encore noire de poussière de caoutchouc qu'il manipulait devant sa machine au rythme cadencé et minuté, à peine franchie la porte de notre modeste logis, il s'enquérât avec anxiété de mes notes scolaires. Tous les professeurs m'estimaient d'un fort potentiel, mais malheureusement doté d'une oisiveté permanente et déconcertante. Les superlatifs en marge des bulletins de notes, tels que « dispersé », « ailleurs », « contemplatif », « dans les nuages », et ce, du primaire jusqu'au lycée, désespéraient l'esprit cartésien de mon père.

— Paul, apporte-moi tes devoirs !

— Il est chez Madame Hortense, répondait ma mère.

— Tu l'as encore laissé aller la voir ? Son piano ici ne lui suffit pas !

— Je ne vais pas enfermer à clé ton fils dans sa chambre ! On a déjà essayé, je te rappelle. Ça ne sert à rien, et tu le sais très bien, sauf à ce qu'il se referme sur lui-même. Puis ton fils est une vraie tête de mule. Je me demande de qui il tient...

— Il va bien falloir qu'on en tire quelque chose de notre fils. Franchement, on dirait qu'il le fait exprès.

— Exprès de quoi ?

— Comment tu expliques qu'il soit capable de passer d'un 6 sur 20 à un 14, d'après toi ? Je ne suis pas dupe de son manège. Il ne travaille que lorsqu'il lui faut obtenir la moyenne. Son comportement dépasse l'entendement. Un vrai gâchis. Je vais finir par mettre son piano sous scellés.

— Arrête de t'énerver comme cela. Nous devrions déjà être heureux qu'il ait trouvé son chemin.

— Quel chemin ? Tu crois que c'est la musique qui va le nourrir ! Tu as la

mémoire courte. Dois-je te rappeler ce qu'il est advenu à nos parents ? Si seulement il suivait un minimum de nos idées... Il me désespère. Ce n'est pas sous scellés que je vais mettre son piano, mais passer une annonce pour le vendre. Je n'aurais jamais dû céder.

— Tu dis n'importe quoi quand tu te mets dans tous tes états. Tu veux vraiment rendre ton fils malheureux, c'est ça ?